

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 30

Artikel: Excès de délicatesse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dzant tot vi et vo fant attrapâ de eliau maladi
que fant rido malâdo. D'ailleu, eliau microbe
san pertot, dessus lè man, lè z'haillon, dein la
tsè, dein lo pan. Foudrai rein totsi de tot cein. »

Onna vilhie sorcière m'écrit çosse : « Mè, ie vu
que mon hommo m'eimbranse, ma rein que
quand revint de via. Dinse, rein qu'à l'oudeu,
pu savâi cein que l'a bu et diéro ein a bu. Adan,
malheu ! »

Onna vilhie felhie, que ne s'è jamé z'âo z'u
maryâie, et que n'a jamé nion trovâ à son idée,
m'a de : « Lo baizi l'è tot cein que lâi a de pe
coffo. Quinn'utilità lâi a-te à sè panâ lè potte
avoué lè potte de quauquon d'autro. On derâi
dâi dzenelhie que, quand l'è que l'an bin medzi
lau brason, ie vant sè molâ lo bet su on mochi
de bou. Mè parlâ pas de celi l'histoire. »

Onna galéza fenna, dzouvena maryâie, mè dit
autrameint : « Lo bizon l'è adî lo bizon. Mon
hommo mè tchuffe, faut vère ! l'èin su bin con-
teinta et cein lâi fâ tant plliézi. Ete-pas de l'a-
mou, cein, dite-vâi ! »

Noutron ministre, li, m'a de : « La Bibllia no
dit pas qu'Adam et Eve, sa serpeint de fenna, sè
sâiyant z'âo z'u eimbransi dein lo Paradi. Ne
crâio pas, po mon compto que s'è faille remolâ
eintre hommo et fenne. Mâ dou z'hommo sè
dussant eimbransi eintre leu, por cein que quand
Jacob l'a retrovâ Esaü sè sant serrâ eintre mî de
lau bré et sè sant eimbrassi ein segoteint. » Ma
vesena, onna tota galéza gaupa, que l'a on boun'
ami, mè fâ : « Mè, se mon boun'ami mè tchuffâve
pas quauque coup, l'âi aré binstout bailli son
sat. » On vilho m'a de dinse : « Oi, sè faut eim-
bransi, câ, vâide-vo, no z'autro vilho, l'è tot cein
que no reste. »

Et po fini, vu vo contâ cein que m'a de iena
que frequente ora : « Mè, i'è dza bin z'âo z'u
eimbransi dâi sorte de dzein, dâi bouèbo, dâi
fenne, et mè fasâi pas tant plliézi. Mâ du que
j'è eimbransi mon Daniet, que la barba cou-
meince à lâi sailli ora, l'è tot autro, et mè fâ
repeinsâ à cein que desâi ma granta chéra : « On
baissâ sein moustalse, l'è quemet ouna soupa
sein sau. »

Et vo, qu'ein dite-vo.

MARC A LOUIS.

Excès de délicatesse. — Un voyageur, sa va-
lise à la main, se présente après déjeuner au
bureau de l'hôtel et vient saluer la patronne
avant de partir.

— Comment, dit celle-ci, vous dînez, vous cou-
chez et vous déjeunez dans mon hôtel et c'est
maintenant que vous venez me dire que vous

n'avez pas d'argent. Pourquoi ne me l'avez-vous
pas dit hier soir, à votre arrivée ?

— Hélas, madame j'ai pensé que vous serez
déjà bien assez contrariée de l'apprendre ce ma-
tin.

COIFFURES DE FEMMES

III

Au grand siècle.

Au commencement du règne de Louis XIV la
coiffure des femmes avait conservé quelque
chose de celles du règne précédent. Les cheveux
étaient un peu moins courts qu'auparavant, sé-
parés sur le devant ; ceux de derrière formaient
un petit chignon comme un cône tronqué cou-
vert quelquefois d'une petite coiffe. Sur les cô-
tès pendaient des serpenteaux en boucles à l'an-
glaise. Ces cheveux étaient frisés très fins et for-
maient de chaque côté un encadrement du vi-
sage cachant l'oreille. Pour obtenir ces petites
frisures il fallait « cent papillottes qui font souf-
frir mort et passion toute la nuit », suivant l'ex-
pression de M^{me} de Sévigné.

Il y avait aussi la coiffure à la *Fontange* qui
était un simple ruban, attaché sur le front pour
soutenir les cheveux ramassés sur le sommet
de la tête.

Un jour la duchesse de Fontange chassait, le
vent enleva son chapeau : ses cheveux étant
tombés, elle prit les rubans de ses jarrettières
pour les attacher. Cette coiffure plut au roi et
cette mode prit.

Puis des coiffures à boucles telles qu'en por-
taient M^{lle} de La Vallière, M^{me} de Montespan,
et qu'on retrouve dans les Nattier, les Largil-
lière, etc.

Pendant les vingt dernières années du règne
de Louis XIV, lorsque l'influence de M^{me} de
Maintenon se fit sentir, un changement s'opéra
dans les modes. Aux couleurs vives et bariolées,
succédèrent les couleurs sombres et brunes. La
coiffure fut encore la fontange, mais une *altière*
fontange, comme dit Boileau, qui n'avait de
ressemblance que le nom avec celle qu'avait
inaugurée M^{lle} de Fontange.

Cette nouvelle coiffure se composait de mor-
ceaux de toile gommée, roulés en tuyaux d'or-
gues et destinés à soutenir des rubans, des plu-
mes, des pierreries. Cet édifice de tête s'appe-
lait *cammode* et tout ce qu'on y mettait avait
des noms bizarres : la *duchesse*, le *chou*, le *col-
let*, la *palissade*, la *souris*.

Il y avait des fontanges dorées avec pattes
qui pendaient dans le dos. Les petites boucles

collées sur le front s'appelaient « cruches ». « Pour peu que les femmes remuassent, dit Saint-Simon, le bâtiment tremblait et menaçait ruine. »

Le marquis de Dangeau veut bien nous mar-
quer dans ses mémoires que ce fut le 23 septem-
bre 1699 que le roi, à qui les hautes coiffures
déplaisaient depuis longtemps, les condamna
à disparaître.

Toutes les dames de la cour obéirent, et brus-
quement les femmes se jetèrent de l'extrémité
du *haut* dans l'extrémité du *bas*.

On raconte que les dames de la cour se trou-
vèrent fort embarrassées pour choisir une mode
nouvelle, lorsque deux nobles anglaises qui
avaient été présentées au roi et qui portaient
des coiffures basses leur dirent :

« Si les dames françaises étaient plus raison-
nables elles remplaceraient leurs ridicules mo-
numents par des coiffures anglaises. »

Dans la soirée même, marquises et duchesses
apparurent transformées. Mais la prudence de
M^{me} de Maintenon qui augmentait avec l'âge fit
prendre la mode des coiffes noires aux longs
voiles, que portèrent jeunes et vieilles, cachant
les cheveux, et qui dura toute cette fin de règne.

Sous Louis XV

Après la mort de Louis XIV, la cour éprouva
le besoin de secouer la tristesse et l'ennui que
l'humeur morose du grand roi répandait autour
de lui à la fin de sa vie, aussi, après le deuil,
reparurent les couleurs gaies et les étoffes lé-
gères et brillantes. Avec les paniers composés
en baleine, en jonc ou en bois légers, les jupes
prenaient des proportions monstrueuses, tandis
que les coiffures restaient simples.

La chevelure nue disposée selon l'école du coif-
feur *Frison*, était peu volumineuse en boucles
à chignon plat, affectant des allures naturelles.
Elle laissait la tête petite et dégageait le cou.

Une autre coiffure qui rappelle beaucoup
celle de notre époque prit naissance vers 1750
et portait le nom de *tapé*. Avec le haut des che-
veux relevés de la nuque on formait une espèce
de cimier lisse dont les dispositions variaient.
Les cheveux du devant de la tête étaient *crêpés* ;
ceux qui massés latéralement contribuaient à
figurer un croissant étaient appelés *favoris*.

Dans la coiffure à la *Grecque* qui n'avait de
grec que le nom, les cheveux *crêpés* et relevés
en toupet étaient surmontés d'un bonnet de
dentelle orné de plumes et de fleurs. Ce bonnet
sous ses différentes formes, s'envolant de cha-
que côté, pointant sur le front, ou les barbes
relevées dans la coiffe, petit, mignon sous Louis
XV, énorme et massif après, se retrouve sur

D'Yverdon à Londres, en barque.

Nous abordâmes (le 16 avril 1725) à un petit vil-
lage à demi-lieu de Brouck. On prit à ce vil-
lage quatre bateliers, ou plutôt quatre pilotes
pour conduire le bateau et éviter les rochers. Deux
de ces bateliers ramèrent à la poupe et deux autres
à la proue. Il ne resta sur le bateau que deux de
nos bateliers, un jeune passager et moi, qui eûmes
envie de voir ce que c'était que le Saut de Brouck,
lieu assez dangereux pour obliger tout le monde à
mettre pied à terre. Nous ne rencontrâmes aucun
mauvais pas jusqu'à la portée du mousquet de la
ville, où nous trouvâmes la cataracte. Un peu avant
d'y arriver, la rivière est rétrécie par deux grands
rochers, qui s'avancent dans l'eau et qui la rendent
fort rapide. Nous vîmes ensuite au Saut, dont la
chute n'est pas considérable. Ce qu'il y a de plus
dangereux, c'est qu'on trouve, immédiatement après
l'avoir fait, des rochers qui font aller la rivière en
zigs-zags assez courts, et comme elle est fort rapide

dans cet endroit-là, il faut que les bateliers soient
habiles à les éviter, car pour peu qu'on vint à le
toucher, le bateau serait bientôt mis en pièces. Il y
arrive parfois des accidents de cette nature. Pour
nous, nous passâmes fort heureusement, sans in-
convénient, si ce n'est que comme l'eau bouillonne
extrêmement à la chute, il en rejaillit beaucoup
dans notre bateau, qui nous aspergea un peu. Nous
passâmes sous le pont qui est de pierre à une seule
arcade ; il est très beau, et il donne le nom à la ville,
car Brouck en allemand signifie le pont.

Nous arrivâmes de bonne heure à Brouck, où
nous restâmes le reste du jour. Cette ville me parut
jolie, quoique petite. Ce que j'y vis de plus remar-
quable, c'est que la plupart des maisons, surtout la
maison de ville, sont peintes en dehors à fresque.
On voit sur les murailles de quelques-unes les
peintures de quelques empereurs, de quelques rois
et de quelques généraux, les uns à cheval, les au-
tres à pied. Sur d'autres, des animaux, comme des
lions, des tigres, des éléphants, etc., et sur d'autres
des paysages. Toutes ces maisons peintes dans ce
goût font un joli effet.

Après avoir contourné sur terre la cataracte
de Laufenbourg, nos voyageurs passèrent sans
encombre à Sækingen et à Rheinfelden et arri-
vèrent le 18 à Bâle.

Bâle est la plus grande et une des plus belles

villes de toute la Suisse. Elle est fort considérable
par son commerce. Tous ses habitants sont com-
merçants ou gens de métier. Le Rhin la divise en
deux parties, qui sont jointes par un beau pont de
bois, à un des bouts duquel on trouve une tour, où
il y a une grosse horloge. Au-dessus de la porte de
cette tour, que l'on traverse pour aller sur le pont,
on voit une grosse tête de bois, représentant un
vieillard à grande barbe, qui à chaque minute ou-
vre une grande gueule et tire un pied de langue
contre le Petit-Basle, situé de l'autre côté du Rhin.
Il est à remarquer que les horloges de Bâle vont
une heure plus tôt que partout ailleurs. On m'a dit
que cet usage avait été autrefois introduit pour faire
échouer une conspiration que les habitants du Petit-
Basle avaient formée contre la grande ville...

Les femmes de Basle sont très jolies. Il me paraît
que leur manière de se mettre leur sied à merveille.
Elles ont sur la tête un petit bonnet à trois pointes,
qui est de velours ou de quelque riche étoffe en
soie ; elles portent un petit corset qui les serre et
leur forme la taille, et une jupe assez courte ; elles
se piquent d'être bien chaussées. On dit que la plu-
part ne sont point ennemies de l'amour.

A Strasbourg, qu'il atteint le 22, César de
Saussure est émerveillé à la vue de l'horloge de
la cathédrale. Il décrit en détail ses divers jeux
et ajoute :